

et de vieillards indigènes qu'on soutenait au moyen de distributions régulières d'orge et de farine.

On voulut désinfecter leurs vêtements ; mais ces loques étaient si usées et si pourries qu'elles tombèrent en bouillie dans l'éluve et qu'il fallut donner des vêtements neufs à tous les indigènes qu'on avait déshabillés !...

Au Djendel, la misère était plus saisissante encore, à cause du grand nombre d'enfants en bas âge qui s'y trouvaient réunis. Et cette misère dure encore, si j'en juge par les lignes suivantes extraites d'une correspondance privée qui nous était adressée, il y a trois jours, de ce lamentable pays :

" Nous avons ici affaire aux malheureux parmi les malheureux... Plus de trois cents personnes, femmes, enfants, vieillards, tous presque nus, serrant autour de leurs corps de squelettes quelques loques sordides, les femmes montrant leurs seins taris, presque tous portant les stigmates des plus affreuses maladies, avec le cortège des infirmités qu'elles entraînent, ont défilé devant nous."

La région du Djendel compte 26.000 habitants, disséminés sur une étendue de 115.000 hectares. Le cinquième de cette population a végété, depuis le commencement de l'hiver, dans un état de dénuement effroyable : on a eu et on a encore à se préoccuper, jour à jour, d'empêcher cinq mille Arabes d'y mourir de faim.

De louables efforts ont cependant été faits en vue d'atténuer les effets du désastre.

Près de trois millions ont été donnés par le gouvernement français ou avancés, tantôt par les conseils généraux d'Oran et d'Alger aux communes, tantôt par les sociétés de prévoyance indigènes à leurs sociétaires. Les subsides de l'État ont notamment servi à l'alimentation et à l'entretien des indigènes les plus malheureux : on a distribué de l'orge, de la farine, des semoules, des cotonnades, des burnous, etc..

Les crédits votés par les conseils généraux ont permis d'assurer aux communes les sommes indispensables à l'achat des semences ; et on a pu ainsi préparer la récolte prochaine — chose à quoi les Arabes, naturellement imprévoyants, n'avaient pas pensé du tout !

Le gouvernement de l'Algérie a, en outre, ouvert sur les territoires ravagés par la famine des " chantiers de charité " qui ont fourni des travaux faciles à plus de neuf mille indigènes.

On ne s'en est pas tenu là. Six cent mille francs de travaux forestiers ont été autorisés ; enfin, à Oued-Fodda, Lamartiné, Vauban, Cavaignac, Kherba, les Attafs, Charon, Montenotte, Flatters, Warnier, les Trois Palmiers, Watignies, les Heumis, Khalloul, Rouïna, Lavigerie, Lodi et Tenès, les services publics ont été invités par M. Cambon à dresser le plan de divers travaux de voirie, de construction ou d'assainissement qui vont être pour les indigènes une source prochaine de salaires plus rémunérateurs que ne l'étaient ceux des chantiers de charité.

Mais en attendant il faut vivre, et, je le répète, le " comité des femmes de l'Algérie, " aux mains de qui se centralisent les secours, a presque épuisé ses ressources. Les récoltes de cette année s'annoncent belles ; mais, en même temps, un nouveau fléau s'annonce aussi : il paraît qu'un vol de sauterelles vient d'être signalé sur le territoire du Djendel. Et voilà la richesse réparatrice des moissons prochaines d'avance menacée par l'invasion mortelle des acridiens !

Triste perspective !

#### VINCENT DE PAULE.

Monsieur Vincent de Paule, aumônier des galères,  
Vieux prêtre humble de cœur et de mœurs populaires,  
Quand il vient à Paris, demeure à l'hôpital  
Du couvent qu'a fondé madame de Chantal.  
Sa chambre n'a qu'un lit et deux chaises de paille,  
Et l'unique tableau pendu sur la muraille  
Représente la Vierge avec l'enfant Jésus.  
Tout entier aux projets pieux qu'il a conçus,  
Le saint prêtre est toujours en course ; il se prodigue,  
Et revient tous les soirs épuisé de fatigue.  
Le zèle ne s'est pas un instant refroidi  
De l'ancien précepteur des enfants de Gondi.  
Quand il a visité la mansarde indigente,  
Il s'en va demander l'aumône à la régente.  
Il sollicite, il prie, il insiste, emporté  
Par son infatigable et forte charité,  
Recevant de la gauche et donnant de la droite.  
Pourtant il est malade et vieux ; et son pied boite,  
Car, afin d'obtenir la grâce qu'il voulait,  
Il a traîné six mois la chaîne et le boulet  
D'un forçat innocent dont il a pris la place.  
Déjà dans les faubourgs la pauvre populace,  
Qui connaît bien son nom et qui le voit passer  
Le long des murs, alors qu'il vient de ramasser  
Un nouveau-né jeté sur la borne et qu'il sauve,  
Commence à saluer ce bonhomme au front chauve  
Et le suit en chemin d'un œil reconnaissant.

Mais, ce soir, vers minuit, le bon monsieur Vincent,  
Regagnant son logis chez les visitandines,  
Au moment où les sœurs sont à chanter matines,  
Traîne son pied boiteux d'un air découragé.  
Tout le jour, bien qu'il soit souffrant, qu'il soit âgé,  
Sous une froide pluie il a couru la ville.  
Certes, on l'a reçu d'une façon civile ;  
Mais il demande trop, même aux meilleurs chrétiens,  
Pour ses enfants trouvés et ses galériens,  
Et plus d'un poliment déjà s'en débarrasse.  
Tout l'argent de la reine est pour le Val-de-Grâce,  
Et Mazarin, si fort pour dire : " Je promets, "  
Devient, en vieillissant, plus ladre que jamais.  
C'est donc un mauvais jour ; mais enfin le pauvre homme  
Revient en se disant qu'il va faire un bon somme,  
Et se hâte, parmi la bruine et le vent,  
Lorsque arrivé devant la porte du couvent,  
Il aperçoit par terre et couché dans la boue  
Un garçon d'environ dix ans ; il le secoue,  
L'interroge ; l'enfant depuis l'aube est à jeun,  
N'a ni père ni mère, est sans asile aucun  
Et répond au vieillard d'une voix basse et dure.

" Viens ! " dit Vincent, mettant la clef dans la serrure.

Et, prenant dans ses bras l'enfant qui le salit,  
Il monte à sa cellule et le couche en son lit ;  
Puis, songeant qu'à minuit, en janvier, le froid pince  
Et que sa courte-pointe est peut-être bien mince,  
Il ôte son manteau tout froid du vent du nord  
Et l'étend sur les pieds du petit qui s'endort.

Alors, tout grelottant et très mal à son aise,  
Le bon monsieur Vincent s'accouda sur sa chaise  
Et, devant le tableau pendu contre le mur,  
Il pria.

Mais, soudain, la Madone au front pur,  
Qui parut resplendir des clartés éternelles,  
S'anima. Dans ses yeux aux profondes prunelles